

C O N T E S D U V A L D E S D I X

UN VRAI NOËL

Il neigeait. Toute la montagne ployait sous le fardeau qu'un ciel ~~xxx~~ lourd laissait tomber sans répit. Les toits de bardeaux craquaient: dans la nuit, ça faisait un cri aigu, qui se perdait dans l'immensité blanche, comme un cri de douleur qu'on étouffe. Le vent soufflait, s'infiltrait dans les moindres recoins, entraînant des poussées de neige, les congères, hautes comme des hommes, comblaient chemins et fossés. La forêt gémissait comme un peuple de forçats traînant un convoi. Les mélèzes, cramponnés à la terre, faisaient hurler le vent rageur: les grands géants eux-mêmes courbaient la tête en grognant et, à leur pied, les arolles fous dansaient dans la tempête, comme des chiens tirant sur la laisse.

Depuis trois jours il neigeait. Le Val des Dix était enseveli sous la couche épaisse. L'hiver battait son plein et le tyran des montagnes, le vent, régnait en hurlant de puissance.

Les habitants se calfeutraient dans leurs chalets de bois, attendant que la rafale ait passé. Ils avaient confiance dans leurs solives noircies, taillées pour défier les bourrasques: ils savaient bien qu'ils étaient les plus forts. Leurs pères avaient bravé avant eux de longs hivers plus rudes que celui-ci et la maison n'avait pas bougé. Aussi vivaient-ils heureux bien à l'abri dans leurs chalets. D'autant plus heureux qu'on était au 25 décembre, en la nuit de Noël. La veillée réunissait toute la famille autour de l'âtre, en attendant la messe de Minuit qui allait bientôt sonner.

Dans le chalet de Martin, il n'en était pas ainsi. On pleurait, on était anxieux. Noël leur apportait une terrible échéance, celle du chalet à payer. L'année avait été mauvaise pour Martin et il n'avait pas pu faire face aux exigences promises. Maintenant le terme était là, irrévocable. Il avait eu beau supplier, faire pour la dixième fois de belles promesses, vendre même une partie de son maigre trésor. Il n'avait réussi ni à se tirer de la misère, ni à apitoyer ses créanciers. C'en était fait de lui, il serait toujours à la merci des autres, il devrait traîner le boulet de sa vie misérable jusqu'à la fin. Et le commandement de la fin était là...

Encore, s'il n'y avait eu que lui, mais il y avait Jeanne, sa jeune épouse. Il l'avait épousée, voici deux ans, parce qu'il l'aimait, parce qu'il pensait qu'à deux la vie serait moins dure, parce qu'il avait eu pitié d'elle, parce qu'elle était pauvre comme lui, parce que l'un et l'autre étaient d'accord de partager leur misère, parce que, tout petits, ils avaient déjà partagé leurs jeux, parce qu'ils ne pouvaient pas se passer l'un de l'autre... Et maintenant il l'entraînait dans son malheur: c'était là sa grande peine à lui, parce qu'il l'aimait, parce qu'elle lui avait donné un fils, parce que le petiot aurait peut-être froid et faim... Quelle misère!

Toute la soirée, Martin avait arpenté la chambre étroite en silence. Dans son cerveau brûlant, il repassait sa vie et, en toute loyauté, il ne trouvait pas de reproches à se faire. Il avait toujours travaillé, simplement, honnêtement, mais la malchance était sur ses pas. Cependant il n'était pas homme à se décourager, il avait confiance en l'avenir. Dieu ne l'abandonnerait pas: Dieu n'abandonne jamais le premier.

Sa compagne en était la fidèle assurance: elle restait à ses côtés, forte et résignée, sachant bien que quand Dieu donne l'épreuve, il donne aussi la force de la supporter. Tout en préparant un paquet de hardes, elle surveillait le grand panier d'osier où dormait l'enfant.

Dans le lointain, on entendit une cloche. L'homme s'arrêta et dit: "C'est l'heure, il faut partir. Jeanne, nous irons à la messe de Minuit, comme d'habitude et comme tout le monde. Mais après, nous ne rentrerons plus dans cette maison. Nous n'y avons plus droit à partir de minuit, le terme est passé. Ne me demande pas où nous irons. Le bon Dieu né dans une étable ne nous chassera pas, lui. Tu monteras sur le mulet qui nous reste, avec l'enfant. Je prêterai la lanterne et ouvrirai la marche."

Quand ils eurent fermé la porte, ils sentirent tout à coup le vent glacial et l'extrémité de leur dénuement. Ils se rapprochèrent dans une étreinte angoissée, le temps de se prouver l'un à l'autre leur invincible fidélité, puis, sans détourner la tête, se mirent en marche. Il y avait loin du chalet à l'église du village. La nuit était noire et la tempête toujours faisait rage. L'homme, dans la haute neige, avançait avec peine, tout chemin avait disparu. Un moment Jeanne eut peur. Elle dit: "Nous n'arriverons jamais..."

Dans l'église d'Hérémence, la messe avait pris fin. Chacun, dans une atmosphère de chaude piété, avait participé à la joie de la fête: chacun avait reçu son Dieu en essayant de faire de son âme une crèche plus belle que celle de Bethléem. Le curé avait précisément recommandé à ses paroissiens de ne pas imiter les Bethléémites qui avaient fermé leurs portes et leur cœur, mais de savoir reconnaître et apprécier la grâce de Dieu au moment où elle passe et de la recevoir, de dépouiller son âme des attaches exagérées aux biens de ce monde et de regarder un peu plus le ciel, où brille l'étoile du Dieu d'amour, né parmi nous, pour vivre avec nous.

Maintenant les fidèles se pressaient vers la sortie. La tempête s'était subitement calmée. Les feux du village éclairaient la nuit et faisaient scintiller la neige de mille cristaux. On regardait avec émerveillement le spectacle féérique, quand tout à coup une fillette tira son père par la manche et s'écria: "Oh! Regarde, papa, là-bas, un vrai Noël!"

En effet, au bout du chemin qui venait du Val, débouchait une étrange image. Un homme avançait lentement, tenant par la bride un mulet, sur lequel avait pris place une jeune femme, portant dans ses bras un enfant. Les grelots du mulet tintaient joyeusement et ajoutaient au charme de l'idylle.

Le rapprochement avec la sainte Famille était trop visible pour que chacun n'en soit pas profondément frappé. Tous regardaient avec ~~xxx~~ enchantement le groupe avancer vers l'église, sans se douter de la réalité tragique qui les amenait si tard vers la crèche de Noël. Parmi la foule, un homme surtout restait figé par l'étrangeté de l'apparition. Il en était tremblant, presque atterré. C'était le papa de la fillette qui, la première, avait attiré l'attention des gens sur la vision. Il avait reconnu son débiteur, Martin et sa famille: subitement, il s'était souvenu alors de la date d'échéance du chalet.

Il demeurait cloué sur place, les yeux écarquillés, bouche bée, et son coeur, tout chaud encore de communion divine, battait si fort qu'il n'entendit plus sa petite fille lui répéter: "Oh, papa, ça, c'est un beau Noël! Tu me l'achètes?"

Martin avait été retenu par la tempête de neige, il s'était égaré et n'avait pu arriver à temps pour la messe. Péniblement il se dirigea quand même vers l'église, attacha son mulet au pilier du porche et, avec la femme et l'enfant, alla s'agenouiller au pied de la crèche. L'enfant dormait, la femme souriait tristement, mais l'homme était grave. Il pria longuement, de tout son coeur, en contemplant l'Enfant-Dieu dans la pauvre étable.

Soudain il se sentit rasséréné. Il lui semblait entendre une voix. La voix l'appelait par son nom, elle lui disait: "Martin, tu peux être tranquille. Prends l'enfant et sa mère: retourne au chalet, il est à toi. Quand je t'ai donné ton échéance, le 25 du mois dernier, je n'ai pas pensé que ça tombait le jour de Noël. Le bon Dieu l'a voulu pour me faire la leçon... Quand je t'ai vu tout à l'heure, avec tes hardes sur le dos, et ta femme, et l'enfant, j'ai compris. Moi qui suis bien logé, à qui il ne manque rien, je ressemblais aux habitants de Béthléem fermant leur porte... Tu resteras au chalet: tu paieras... quand moi j'aurai payé ma dette de dureté, de cupidité et d'avarice. Mais auparavant, tu viendras chez moi: nous allons fêter un beau Noël!"

Ce soir-là, dans toutes les familles d'Hérémence, au coin du feu, on chantait à coeur-joie: "Dieu a visité la terre!"

FERNAND CITHERLET

1955

C O N T E S D E N O Ë L

UN FUSIL CONTRE UN COEUR

C'est la veille de Noël. La neige est tombée en abondance, isolant les fermes éparses dans la montagne. Les chemins ont disparu, avec les fossés et les barrières. La bise a passé partout, même dans les sous-bois que l'on croyait imprenables. Tout est enseveli, comme pris au filet de l'hiver. On se sent seul, assiégé par le déchainement de la nature, jusque dans sa propre maison. On n'essaie même pas de vouloir briser cette force qui hurle à la porte. A quoi bon? ça finira bien par s'apaiser: la lutte cessera avec l'épuisement de l'assaillant.

En attendant, on se réfugie près de l'âtre, où le feu crépite dans une lutte d'autant plus ardente que le vent souffle plus fort. Et les flammes qui montent dans la pénombre se tordent au-dessus du brasier comme des petits diables dansant une farandole mystérieuse. Puis elles s'évanouissent dans la cheminée, avec un sifflement ricaneur. Sans doute vont-elles jusqu'en haut du toit narguer le froid qui passe.

Dans la bergerie de Grandjean, au coin de l'âtre flamboyant, Mariette est songeuse. La solitude est grande dans la montagne: elle est profonde aussi dans son coeur. Toute l'ardeur de sa jeunesse est en émoi: des diabolotins y sautent aussi, mais n'arrivent pas à dissiper un froid tenace qui l'enveloppe. Est-ce peut-être l'amour qui travaille ainsi sa chair, tantôt la menant sur les sentiers tout fleuris de rêves, tantôt l'abandonnant à elle-même dans le dépeuplement de toute chose?...

Elle aime la vie, le grand air, les larges horizons, les hauts sapins clairsemés dans la pâture. Son coeur se dilate alors dans un grand souffle de liberté. Puis il suffit d'une présence soudaine, qui n'est pas celle qu'elle attendait, pour que Mariette se retrouve avec elle-même, seule, presque tremblante.

Que c'est mystérieux, le chemin de la vie, pour un coeur de vingt ans! Mais surtout que c'est difficile à expliquer aux grandes personnes... A qui se confier? Il y a bien le père, oui: il est bon. Mais son rôle de chef du domaine paraît tellement souverain qu'il ne doit pas s'arrêter aux questions sentimentales. Et la mère? La mère, elle a beaucoup de soucis. Si elle savait...

Elle sait depuis longtemps. Elle s'est douté du drame secret: il faut si peu de chose à une maman pour être au diapason de son enfant... Elle a compris la grande solitude du coeur de sa fille: Mariette est un peu fière: sa prison, c'est cela, c'est de se cacher, parce que les autres ne peuvent rien comprendre. Pauvre Mariette! Comme si les choses de l'amour n'étaient pas éternelles...

Au dehors la tempête a cessé. Un ciel serein dans le crépuscule fait présager une nuit froide. Et Mariette soudain est sortie de ses rêves: elle se souvient que dans quelques heures ce sera Noël et son coeur est pris de compassion pour tous les isolés de la montagne, ceux qui n'ont personne, qui n'ont rien, qui ont froid. De l'angle de sa fenêtre elle a regardé vers le nord, vers la Noire-Combe où souvent son coeur s'envole.

Ce coeur, le voilà qui se serre maintenant: elle se souvient d'avoir rencontré là-bas, en allant aux champignons, un nid de bichettes enfoui sous les branches d'un sapineau. Avec la neige qui est tombée les pauvres petites bêtes n'auront rien à manger en cette nuit de Noël. C'est trop dommage. Furtivement, Mariette s'est dirigé vers la grange, elle a rempli un sac de bon foin, a chaussé ses skis et est partie vers le nord.

Elle n'a pas peur: elle connaît tous les sapins de la montagne. Déjà elle ne se sent plus seule: dans cette immense étendue blanche, elle glisse légère et joyeuse, parce qu'elle sait qu'elle va faire des heureux et... le bonheur, c'est d'en donner, comme lui a dit un vieil ami. Elle vole, c'est un appel irrésistible vers le don, vers la vie, vers l'amour. Elle ose à peine prononcer ce mot, mais c'est bien ça: elle a l'impression d'aller à un rendez-vous...

Dans la ferme de la Noire-Combe, François attendait aussi la fin de la tempête avec impatience. Il avait repéré non loin de chez lui, un jour qu'il allait aux champignons, un nid de bichettes enfoui sous les branches d'un sapineau. La neige et le froid vont le servir: les petites bêtes ne pourront pas sortir et seront une proie facile. Au crépuscule quand la tempête s'est apaisée, il a pris son fusil, a chaussé ses skis et est parti. Il n'a pas peur de s'égarer: il connaît tous les sapins de la montagne. Il glisse joyeux, en pensant au bon réveillon de Noël qu'il pourra bientôt déguster.

Justement, il est arrivé: s'approchant sans bruit, dans le fourré bien connu il voit quelque chose bouger. Ah! la bonne aubaine! C'est vraiment trop facile: il a envie de rire aux éclats, comme un vainqueur trop heureux. Il s'assure que personne ne le voit, sort son fusil, épaule et vise. Mais soudain une flamme vacille dans le sapin. A-t-il la berlue? Il n'est pas homme à se laisser berner par des visions. Et pourtant, une deuxième lueur brille, puis une troisième... ça alors! Il s'approche un peu plus: maintenant c'est une douce voix qui parle: "Mes petits, voici votre Noël. J'ai pris pour vous quelques bougies au sapin de notre chambre. Il fait froid chez vous, mais au moins vous aurez à manger ce soir. Voici du foin qui sent bon comme le pain de chez nous."

Un cri s'est échappé de la gorge de François, sans qu'il le veuille. Sous les branches, une grande forme s'est levée brusquement, Mariette. D'abord effrayée par la silhouette de l'homme de l'homme dans la pénombre, elle comprend vite le pourquoi de sa présence, quand elle reconnaît le fermier de la Noire-Combe.

- Oh, non, pas ça, François, tu ne feras pas ça!
- Mariette! Que fais-tu ici à cette heure?
- Ne faut-il pas que ce soit Noël pour tout le monde?
- Et moi qui te croyais une fille sans coeur...
- Je ne sais comment faire pour le montrer. J'ai peur d'être mal comprise: mais ces bichettes m'ont comprise. Tu vois, elles ne se sont même pas sauvées.
- Mariette, c'est le plus beau sapin de Noël que j'aie jamais vu. Il t'a sauvé la vie. Quand je pense que j'aurais pu... La flamme de tes bougies a devancé d'une seconde celle de ma poudre. Tiens, Mariette, prends-le, je te le donne, prends mon fusil.

Dans la bergerie de Grandjean, Mariette est attendue avec anxiété. Quand elle paraît sur le seuil, armée d'un fusil, les joues en feu et une flamme dans les yeux, c'est de la stupeur: "Mariette, qu'as-tu fait? D'où viens-tu?" - "Maman, j'ai échangé ce fusil contre mon coeur.

Il y eut grande joie, ce soir-là, dans la montagne. Les cloches de l'église qui sonnaient pour la messe de Minuit avaient un tintement tout particulier. Elles chantaient la gloire de Dieu, la paix sur terre, et les promesses merveilleuses de Mariette et de François.

FERNAND CITHERLET

1964



C O N T E S D E N O Ë L

HUMBLE BONHEUR

En cette journée du 24 décembre, dans la forêt de Chantilly la chasse royale touchait à sa fin. Déjà les trompettes sonnaient le rassemblement. Mais la tempête qui s'était levée faisait un tel vacarme que nul son ne pouvait percer. Traqueurs et piqueurs couraient en tout sens pour essayer de regrouper les gens.

Le roi surtout manquait à l'appel: on l'avait vu s'élancer tout seul, sur son cheval, à la poursuite d'un sanglier, malgré les objurgations du grand veneur. C'était un peu son habitude de s'isoler dans la forêt: on le croyait grand pourchasseur de gibier, en réalité il essayait d'échapper à son escorte, pour jouir seul de la nature et goûter un moment de vraie liberté.

Mais ce jour-là la tempête l'avait surpris: la neige qui tombait en rafale empêchait d'y voir à vingt pas, et le vent craquant dans les arbres confondait tous les bruits qui auraient pu l'orienter. Plus il cherchait son chemin, plus il s'égarait. Le cheval lui-même s'affolait: son hennissement devenait significatif. Il piaffait de rage devant les fourrés inextricables qui lui barraient le passage et, à maintes reprises, il avait failli renverser son cavalier.

Le crépuscule qui tombait augmentait encore l'obscurité de la forêt. Bientôt on n'y verrait plus et il faudrait s'arranger pour passer la nuit dehors. Le roi n'était pas poltron: cet imprévu ne l'effrayait pas le moins du monde. Il aimait affronter les difficultés, dominer les éléments et les hommes, non pas au nom de son prestige royal, mais par la force de sa volonté. Les déchainements de la nature aveugle ou des adversaires intrigants le trouvaient toujours debout, prêt à la lutte, impatient de se mesurer.

Il poussa donc son cheval face au vent, devinant par là-même une orientation de l'ouest. La forêt se fit moins dense: il crut sentir qu'il débouchait dans une clairière et, dans la nuit qui était maintenant totale, il aperçut une lumière indiquant probablement une demeure forestière. Par curiosité, pour chercher un contact plus qu'un refuge, il se dirigea de ce côté et arriva au seuil d'une maison de bois que d'un coup d'oeil il dénota comme celle d'un bûcheron. A son approche, un chien avait aboyé et un homme trapu, barbu, une hache à la main, se montra dans le cadre de la porte.

- Bonsoir, brave homme! La nuit et l'orage m'ont surpris. J'ai perdu mes compagnons de chasse et mon chemin. Puis-je entrer un instant?
- Bien sûr, mon bon Monsieur. Entrez donc vous mettre à l'abri et vous réchauffer. Vous êtes le bienvenu chez le bûcheron Joseph. Attachez votre cheval sous l'auvent et suivez-moi. Je suis bien aise d'avoir un compagnon de veillée en cette nuit de Noël.
- Comment, vous vivez seul ici?
- Non, bien sûr. Et à dire vrai nous serons bientôt trois sous ce toit. Ma femme Marie va me faire cadeau d'un joli bébé, cette nuit même. Nous l'appellerons Noël ou Nathalie. Vu ces circonstances, je ne pouvais pas m'absenter pour aller à la messe de Minuit et je passais mon impatience sur mes manches d'outils.
- Dieu soit béni! Mais je ne voudrais pas être indiscret et vous déranger à cette heure...

- Du tout. Venez par ici: tenez, prenez ce tabouret, allongez vos jambes près de la cheminée et mettez-vous à l'aise.
- Merci, vous avez bon coeur et je crois que c'est la Providence qui m'a conduit jusqu'ici. Ce sera le plus beau Noël de ma vie!
- Tant mieux pour moi aussi. Donnez-moi tout votre attirail, que je fasse sécher vos habits. Holà! Vous êtes armé comme quelqu'un qui s'en va-t-en guerre!
- Hé, croyez-vous qu'on chasse le sanglier avec des attrape-mouches?
- Je ne le sais que trop. Mon travail de bûcheron me réserve une certaine expérience. Oh, je ne me permettrais pas d'aller chasser sur les terres royales. Mais il arrive que des bêtes affolées ou blessées par la chute des arbres cherchent une défense dans l'attaque. Et il faut bien en venir à bout, sinon c'est moi qui ferais les frais du festin.
- Bien sûr. D'ailleurs il y a assez de gibier pour deux, pour le roi et pour le bûcheron. Le bon Dieu a tout prévu et il ne fait pas de différence entre le manant et le seigneur.
- Ah, mon bon monsieur, je suis bien content quand je peux manger mon pain et mon fromage, boire mon vin ou ma distillée de prunelles. Et je n'envie pas du tout ceux qui s'assoient à la table du roi.
- Je crois que vous êtes un sage. Celui qui sait se contenter de son sort, qui ne lorgne pas sur le bien du voisin trouvera toujours le chemin du bonheur. Car le bonheur, en somme, c'est quelque chose de très simple.
- Le vrai bonheur, monsieur, c'est de pouvoir en donner. Quand on peut en donner, c'est la preuve qu'on est assez riche. Tenez, goûtez-moi ce pain sorti tout frais de mon four, et ce fromage de mes chèvres. Je suis sûr que le roi n'en a jamais eu de tels à sa table. En arrosant ça d'un petit coup de cette fine goutte, ça fera un merveilleux réveillon de Noël.
- Merci, bûcheron. Je ne cacherais pas que je me sens en excellent appétit.
- Je suis très heureux d'avoir un hôte en cette soirée. Mon attente fiévreuse a complètement disparu. C'est le ciel qui vous envoie.
- Le ciel, un peu: car sans la tempête je n'aurais jamais abouti dans ce coin perdu.
- C'est vrai qu'il y passe peu de monde. Mais la solitude ne me pèse pas. On n'est jamais seul dans la forêt: elle est tellement peuplée de mille créatures diverses que c'est tout un univers qui m'entoure.
- J'aurais bien voulu vous avoir connu plus tôt. Au fait, pourquoi n'ai-je jamais vu votre maison, moi qui viens si souvent chasser dans les parages?
- Vous avez dû vous éloigner plus que de coutume. D'où venez-vous au juste et comment dois-je vous appeler?
- Appelez-moi monsieur Henri, ou Henri tout court, si vous préférez. Je viens de... la capitale, de Paris, quoi... près de pontoise, comme dit la chanson.
- Il me semblait bien que vous étiez un monsieur de la ville. Mais vous avez encore un bout de chemin pour rentrer chez vous. Vous vous êtes égaré tout à fait à l'opposé. Il vous faudra passer le reste de la nuit chez moi et attendre le jour.

- Je ne pense pas. La tempête s'apaise: je vais bientôt pouvoir repartir. Mon cheval me conduira tout droit sur le bon chemin. Seulement je pense que les douze coups de minuit vont bientôt sonner et je voudrais encore fêter l'événement avec vous.
- L'événement, je crois qu'il est là, monsieur Henri. J'entends du bruit à côté: je vais voir si la Marie et la sage-femme n'ont besoin de rien. Attendez-moi donc ici, près du feu, je reviens dans quelques minutes.

Resté seul, le roi s'assit près de l'âtre et ne put retenir un bon rire, franc et détendu. La bonne aubaine qui l'avait amené ici, et qui lui avait fait goûter un bonheur si simple et si profond, l'amusait délicieusement. Mais comment cette histoire allait-elle se poursuivre? Fallait-il mettre fin au Mystère, au risque d'effrayer ou de gêner ces pauvres gens? Ne pourrait-il pas s'éclipser sans bruit, avant que le bûcheron ne revienne?

Non, pas possible: comme ça, sans merci, sans adieu. Ce serait impoli répondant peu à l'accueil amical qu'il avait rencontré. Il y avait mieux à faire. Une idée, oui, peut-être... pourquoi pas après tout? La reine serait certainement d'accord et même très heureuse. Quant à lui il se faisait fort de fausser une fois de plus compagnie à son escorte. Une bonne blague à tous ces courtisans trop serviles, et une journée d'humble bonheur comme celui de ce jour, avant de lever le voile... Il en était là de ses réflexions quand le bûcheron entra, un peu essoufflé et la mine radieuse.

- Ça y est, monsieur Henri. Noël est là: un superbe garçon!
- Vous m'en voyez heureux pour vous et avec vous. Tous mes vœux au petit et à sa maman. Mais je voudrais vous demander une faveur, oui une grande faveur.
- Tout ce que vous voudrez en un jour comme celui-ci.
- M'acceptez-vous comme parrain du petit Noël, et ma femme comme marraine, bien sûr?
- Mais, monsieur Henri... je n'ose pas...
- Il n'y a pas de mais. C'est décidé. Et que diriez-vous de fixer le baptême au 6 janvier, en la fête des Rois? Je ferai prévenir le curé: ne vous occupez de rien. Je serai à l'église paroissiale, après l'Office, pour la cérémonie et nous reviendrons ensemble ici, pour le dîner chez vous, dans l'intimité et la simplicité. Je ferai apporter tout ce qu'il faut pour le repas, les viandes et le vin.
- C'est trop de bontés. Je ne sais si ma femme... qui est...
- Votre femme, que diantre! Si elle vous ressemble, elle fera une bonne paire d'amies avec la mienne, pour un jour. Ma femme sera enchantée, je vous assure. Elle n'en a pas beaucoup des amies, mais ce n'est pas de sa faute. Alors faites-nous ce plaisir.
- Puisque c'est comme ça...
- C'est comme ça, bravo! La Marie sait-elle apprêter le marcassin et le civet de chevreuil?
- Ah, pour ça, oui, comme pas une. Vous verrez l'admirable cuisinière que c'est. Ce qui ne veut pas dire...
- Qu'elle apprête souvent du gibier, vous me l'avez déjà dit. Alors c'est entendu. Et pas un mot à personne! ça doit rester entre nous.

- D'accord, monsieur Henri. De mon côté, j'irai chercher derrière les fagots la plus fine goutte que vous n'ayez jamais dégustée.
- Maintenant, il faut que je m'en aille: la tempête s'est calmée. Et vous entendez ce bruit de trompes? Ce sont mes amis qui ont retrouvé ma trace et qui me cherchent. Je vais les rejoindre. Soyez donc prêts pour le grand jour des Rois. Ma femme et moi, nous serons là. Adieu... et merci pour le fromage, il était tout à fait succulent!

ET LE JOUR DES ROIS ARRIVA. Par un heureux hasard, toute la population, après l'Office, s'était rassemblée à l'autre bout du village, près de l'auberge, où un ménestrel jouait et chantait tous les airs de Noël et des Rois Mages de son répertoire, et le tout était arrosé gratuitement par un bienfaiteur anonyme. Même le sacristain avait reçu congé prématurément, avec un généreux pourboire, pour ses longs loyaux services.

Et personne ne fit attention au pauvre bûcheron qui faisait baptiser son rejeton. Le digne curé avait reçu toutes les consignes pour ne rien faire qui pût dévoiler le secret que le roi et la reine avaient voulu absolu. Il avait même envoyé sa cuisinière en visite chez ses vieux parents. Et il eut, à la fin de la cérémonie, un petit claquement de langue qui en disait long sur son regret de ne pas être invité au dîner de baptême, comme c'était l'habitude.

Une voiture fermée, à deux chevaux, sans apparat, que monsieur Henri conduisait lui-même, emmena les deux couples et le bébé par les chemins de la forêt profonde où nul oeil indiscret en ce jour ne pouvait se cacher.

Et la fête de famille commença, avec une cordialité de vieux amis. Tandis que les hommes dégustaient un petit rosé d'Anjou, les deux femmes s'affairaient au ménage. Marie était toute fière d'expliquer à son invitée, qui apparemment ne connaissait pas grand-chose à la cuisine, les bonnes recettes qui faisaient les délices de son Joseph. Et la femme de monsieur Henri, toute belle et toute gentille, apprenait avec un plaisir tout neuf qu'un civet de lièvre ne se préparait pas comme un gigot de cerf, ni le faisan comme la perdrix, ni le fromage de chèvres comme la caillebotte. Elle entendit aussi parler chiffons et dentelles comme aucune grande dame ne l'avait jamais ouï.

Le roi la vit même, avec un certain sourire et clin d'oeil malicieux, astiquer les casseroles, nettoyer le poupon, dresser le couvert, passer du poêle à l'écurie et de la chambre au grenier. Quant à lui, il apprenait à calculer l'âge des arbres, la qualité de leurs bois, la manière de les abattre et de tirer profit de toutes les parties. Il apprenait également la meilleure façon d'aiguiser haches et couteaux, l'art de dépecer une bête, l'astuce pour dépister un gibier, le flair pour sentir venir l'orage, le bon usage de toutes les baies de la forêt, la jouissance profonde de se sentir libre, seul maître d'une infinité de choses où aucun roi ne pouvait étendre son pouvoir.

Jamais dîner de fête ne fut plus gai, ni plus apprécié. Déjà la nuit tombante obligeait les hôtes d'un jour à prendre congé. Monsieur Henri offrit alors, au nom du parrain et de la marraine, un paquet enveloppé de faveurs roses et blanches, avec la recommandation expresse de ne l'ouvrir qu'une heure après la nuit venue. Coïncidence étrange: le bûcheron avait prévu le même cérémonial d'adieu, un pauvre colis, simplement ficelé, à n'ouvrir qu'une fois rentrés à la maison.

Et la voiture qui avait emmené les hôtes les emporta sur un dernier adieu, avec la promesse de monsieur Henri que parrain et marraine reviendraient prendre des nouvelles du petit Noël.

Une heure se passa. Dans la chaumière, redevenue calme et silencieuse Joseph et Marie étaient assis au coin de l'âtre, se reposant et se lançant parfois des regards pleins d'affection et de malicieux contentements. Quand la nuit fut totale, le bûcheron, d'un tison tiré de la cheminée, alluma la lampe à huile et sa femme défait délicatement les rubans de soie du cadeau laissé par le parrain. Un parchemin apparut, scellé d'un sceau à fleur de lys, et elle lut tremblante:

"En ce Jour de l'Epiphanie, où les Rois Mages conduits par l'étoile, eurent l'insigne faveur de trouver la source de tout bien, nous vous remercions d'avoir ouvert la porte de votre chaumière et de votre cœur à deux humains, prisonniers de l'or, de l'encens et de la myrrhe... Signé: Le Roi et la Reine."

Des larmes perlèrent aux yeux des pauvres gens et, dans la flamme vive qui jaillissait de l'âtre, brillèrent d'un éclat particulier, comme des perles précieuses. Les mains fébriles de la jeune maman fouillèrent plus profond et retirèrent des pièces d'or à l'effigie du roi et toute une suite d'articles de luxe pour la toilette de bébé. Le moment d'émotion passé, le bûcheron murmura:

- Tu vois, Marie. C'est un vrai Noël. Remercions Dieu qui nous a fait comprendre que les rois de la terre sont des hommes comme nous, qui ont besoin, autant que les bergers, de goûter la paix véritable promise aux hommes de bonne volonté."

Dans la nuit, éclairée faiblement par les lueurs vacillantes, la femme regarda longuement son mari:

- Joseph, tu le savais...

Dans le palais royal où venaient de rentrer les souverains, toute une troupe attendait que commençât la soirée traditionnelle de l'Epiphanie. Mais le roi et la reine s'étaient retirés dans leurs appartement et, seuls à seuls, ils regardaient l'humble cadeau du bûcheron, retardant le moment de l'ouvrir pour prolonger davantage la bienheureuse attente de la surprise. Enfin la reine prit des ciseaux d'or et fit sauter les ficelles de chanvre. La pièce se parfuma aussitôt d'une odeur particulière: un superbe fromage de chèvre trônait au milieu des mousses et du romarin. Sur un billet griffonné maladroitement, elle lut:

"A leur Majesté le Roi et la Reine, en humble hommage pour la grâce qu'ils nous ont faite de partager notre bonheur: Le bûcheron Joseph, sa femme Marie et le petit Noël."

Un profond silence régna, qui valait une prière. Après un moment, la reine demanda:

- Mon ami, le savais-tu?

Et le roi, retrouvant un sourire amusé, dit simplement:

- Ainsi, il m'avait reconnu. Et, le finaud, il n'a rien dit. Il a bien fait. Tout le charme aurait été rompu s'il n'avait pas joué le jeu du mystère, s'il avait déchiré le voile qui cachait nos pauvres identités. Vois-tu, ma chère, le vrai bonheur, c'est de pouvoir en donner: c'est lui qui me l'a appris. Et de nous deux, ce soir, je sais très bien lequel est le plus heureux...

La reine découpa un morceau de fromage, en fit deux parts et en présenta à son mari. En bas, dans le luxe ~~xxxxxxx~~ bruyant, les trompettes et les violes entonnaient la Marche des Rois.

(à suivre)

FERNAND CITHERLET (1971)

Dans la cabane forestière, Marie s'affairait à confectionner des vêtements pour le petit Noël qui grandissait très vite, laissant prévoir qu'il deviendrait un solide gaillard comme son père. Le bébé reposait dans son berceau de chêne fabriqué par le bûcheron: il avait de la peine à s'endormir. Sentait-il instinctivement que sa mère pleurerait? Quand il s'agitait, elle lui redisait toujours le même refrain: "Dors, petit Noël, le roi va venir."

La flamme de la cheminée lançait des lueurs subites et faisait contre le mur des ombres vacillantes. C'était presque une présence que ce feu sautillant. Plus le vent soufflait au dehors, plus les ombres à l'intérieur se faisaient vivantes et fantastiques. Mais elles ne remplaçaient pas le maître du logis, le bûcheron, victime de la grande forêt.

La femme continuait de tirer l'aiguille, un peu machinalement: la nuit se faisant plus noire, elle ne voyait plus trop ce qu'elle faisait. Elle revoyait plutôt ce terrible soir d'automne où son mari n'était pas rentré au coucher du soleil. Elle avait cru un moment qu'il avait peut-être rencontré des amis et qu'il s'était attardé à bavarder et à rotir sur place quelque menu gibier. Elle avait patienté une heure, deux heures. Puis, n'y tenant plus, elle était partie à sa recherche.

Connaissant bien la forêt, elle s'était dirigée, à la lueur d'une faible lanterne, vers le coin des grands hêtres où avait lieu l'abattage avant l'hiver. De loin elle avait repéré les dernières lueurs d'un feu qui se consumait. Et c'est là qu'elle avait découvert le bûcheron, écrasé sous un géant de la forêt. Il semblait encore avoir un filet de vie: elle essaya de le ranimer en lui tamponnant le front et les lèvres et en l'appelant par son nom. Il ouvrit faiblement les yeux, essaya de faire un mouvement: mais la poitrine oppressée émit un long gémissement et un filet de sang roula aux commissures des lèvres. Dans un faible râle il articula quelques mots: "Noël, prends bien soin... T'en fais pas: le roi va venir." Le grand silence de la nuit couvrit son dernier soupir.

Depuis son veuvage, Marie avait vécu avec ses souvenirs, peinant tout le jour pour amasser du bois avant l'hiver, soignant la chèvre qui lui donnait fromage et lait, tissant la toile, se privant à l'extrême pour que le petit Noël n'ait ni faim, ni froid. Au début les gens du village avaient pitié d'elle: mais peu à peu quand ils la virent venir aux achats et payer comptant avec de beaux écus à l'effigie du roi, ils la soupçonnèrent de cacher un fameux magot, d'origine douteuse, et la pitié fit place à la méfiance, puis à l'hostilité.

Elle le percevait très sensiblement: à son passage personne ne saluait: derrière toutes les fenêtres elle sentait les regards sournois et impitoyables. Elle savait très bien que, si le besoin devenait urgent, elle ne pourrait avoir ni crédit, ni aide, ni hospitalité. Elle ne devait compter que sur elle-même, sur son travail et son courage, et sur sa foi en la Providence.

Mais les écus du roi diminuaient trop vite: elle avait beau épargner, se priver, elle sentait le moment tout proche où le dénuement la ferait quitter sa cabane et la forêt. Pour aller où? Elle n'avait plus de parents et le village la rejetait. Pour se donner du courage elle répétait des soirs entiers les mêmes mots berceurs: "Dors, Noël: le roi va venir."

Il y avait encore un long mois avant l'Epiphanie, date anniversaire du baptême. Pourrait-elle tenir jusque là? Pour comble de malheur, la chèvre dépérissait à vue d'oeil, avec l'âge elle s'étiolait de jour en jour. Un matin Marie la trouva couchée sur le flanc, inerte. Ce fut la grande misère.

Il fallait prendre une décision: à trop tarder, elle-même tomberait malade et alors, que deviendrait le petit? Une seule solution possible: aller trouver le roi, tout lui raconter. Parrain et marraine pourraient apporter secours au petit Noël, c'était l'essentiel. Elle ne connaissait rien du chemin: elle n'était jamais sortie de la forêt que pour aller au village. Mais elle savait qu'en suivant la Seine elle arriverait inmanquablement à Paris. Elle ramassa quelques hardes et le reste de ses provisions, enveloppa le bébé chaudement et partit

Elle marcha deux jours entiers avant d'atteindre la ville. Oh, l'affreux voyage! Evitant le plus possible les bourgs pour ne pas attirer l'attention, elle avait pataugé dans la boue des marais, fuyant à toutes jambes dès qu'elle entendait des voix, craignant de tomber entre les mains des pillards que l'on disait infester le pays, se reposant à peine pour manger son croûton de pain et soigner le petit. Et puis cette interminable forêt de Sénart où la nuit l'avait surprise, l'obligeant à chercher refuge dans un buisson, avec le froid, le vent et le hurlement lointain des loups.

Au soir du deuxième jour, elle avait pénétré dans la ville juste avant la fermeture des portes. Les sentinelles de faction regardèrent cette femme crottée et hagarde d'un oeil soupçonneux et voulurent l'interroger. Elle eut l'innocence de dire qu'elle se rendait au palais chez le roi. Les soldats la prirent pour une folle et s'esclafèrent grossièrement: "Eh, vous autres, vous avez vu la nouvelle favorite de sa majesté?" La pauvre femme prit peur et s'enfuit sans plus attendre. Elle erra dans la ville, un peu au hasard, n'osant plus demander son chemin. La nuit était venue l'empêchant de poursuivre ses recherches. Elle se reposa un instant près d'un pont de la Seine, songeant au lendemain qui serait décisif, à la manière dont elle pourrait s'y prendre pour approcher le roi.

Un archer du guet passa, répétant à tous les coins de rue: "Bonnes gens, rentrez chez vous! Il est 9 heures." Marie reprit son cher fardeau et s'engouffra dans une ruelle sombre où elle pensait ne pas être dérangée. Impossible de frapper à la porte d'une auberge: elle n'avait plus un écu en poche. Elle se réfugia sous le porche d'une maison dont l'auvent l'abriterait quelque peu. Elle s'accroupit dans l'angle le plus reculé, grelottant de froid, de faim, de fièvre et de peur. Pour que le petit Noël ne pleure pas et n'alerte pas les veilleurs de nuit, elle redisait inlassablement: "Dors, Noël, le roi va venir, le roi va venir..."

La veille de la Nativité eut lieu la grande chasse royale annuelle dans la forêt de Fontainebleau. Tandis que piqueurs et rabatteurs s'affairaient à fouiller les taillis, le roi, faussant compagnie à son escorte, mena sa monture vers la cabane du bûcheron. Il la trouva vide, abandonnée, sans feu, sans vie. Craignant quelque malheur ou quelque méfait des hordes pillardes, il rejoignit ses gens et demanda qu'au retour on s'arrêtât au hameau de Chailly. C'est là qu'il apprit, de la bouche du desservant de l'église, la mort tragique du bûcheron et la disparition de sa femme qu'on n'avait plus revue depuis trois semaines...

FERNAND CITHERLET (1971)

(à suivre)

QUAND LE ROI ARRIVA

Dix-huit ans s'écoulèrent. Le royaume de France était alors secoué par une vaste révolte des Grands. Les seigneurs parcouraient les campagnes pour enrôler les manants qui se laissaient prendre à leurs belles promesses. Les batailles se succédaient dans tous les coins du pays: mais la noblesse sentait ses troupes flancher, peu convaincues de leur bonne cause. Un jour ce fut la défaite et la débandade: l'armée royale, partout victorieuse, poursuivait les fuyards et purgeait peu à peu le pays des derniers pillards. C'est ainsi qu'un jeune soldat, pourchassé à outrance, chercha refuge dans la forêt voisine, assuré d'avoir au moins une nuit tranquille avant de reprendre sa fuite. Il trouva une cabane abandonnée et y dormit jusqu'au matin.

Quand il fut éveillé, il fouilla la mesure en quête d'un morceau de nourriture et de vêtement de rechange. Au fond d'un bahut, il aperçut un parchemin roulé, avec un ruban portant un sceau à fleur de lys. Il l'ouvrit et lut:

"En ce jour de l'Epiphanie où les rois mages, conduits par l'étoile, eurent l'insigne faveur de trouver la source de tout bien, nous vous remercions d'avoir ouvert la porte de votre chaumière et de votre coeur à deux humains, prisonniers de l'or, de l'encens et de la myrrhe."

Et le parchemin portait la signature du roi Louis et de la reine Anne. Une lueur d'espoir monta au coeur du jeune homme. Il prit le précieux document, sortit de la forêt et alla au-devant du premier détachement royal. De loin, il cria aux soldats qui le mettaient en joue: "Ne tirez pas! Je suis porteur d'un message royal." Et il brandissait ostensiblement son parchemin.

Quand on l'eut amené près du roi, celui-ci fut aussitôt frappé de stupeur à la vue du jeune soldat: il avait devant lui, sans erreur possible, un visage connu, le visage d'un bûcheron rendonné autrefois. Il le dévisagea longuement en silence, essayant de se rappeler les moindres détails d'une fameuse nuit de Noël, il y avait quelque vingt ans. Il lut le parchemin, réfléchit profondément, puis demanda qu'on le laissât seul avec le prisonnier.

- Comment t'appelles-tu?
- Noël, sire. On ne m'a jamais donné d'autre nom.
- Noël... Et tes parents?
- Je ne les ai jamais connus: je ne sais qui ils sont. J'ai été élevé au Collège des Bons-Enfants, à Paris.
- Tu n'as aucun souvenir d'une autre habitation?
- Aucun, sire. Quand j'ai été en âge de travailler, vers 12 ans, on m'a placé dans une ferme à la campagne, dans les environs de Chevreuse. J'y suis resté jusqu'à ces derniers mois.
- Et tu t'es engagé pour combattre contre le roi?
- Des agents recruteurs ont passé, disant agir au nom de la reine. Comme je n'avais pas de famille, j'ai cru bien faire en me mettant au service du royaume: comme beaucoup d'autres, d'ailleurs. C'est après seulement qu'on m'a appris la révolte des seigneurs contre votre majesté. Alors le courage a manqué à beaucoup et ce fut la déroute que vous connaissez.
- D'où tiens-tu ce parchemin?
- Je me suis réfugié dans une cabane de la forêt et c'est là que je l'ai découvert au fond d'un vieux bahut.
- Pourquoi l'as-tu pris?
- Je savais que tomber entre les mains des soldats, c'était pour moi la mort. Ils m'auraient massacré comme affreux pillard. Tandis que

avec ce message j'avais la chance d'avoir audience auprès de votre majesté et d'être entendu, car on vous nomme le juste.

- Enfant trouvé, valet de ferme, soudard à la solde des seigneurs révoltés, tu parles un bien beau langage. J'aimerais te croire, mais... Quelqu'un peut-il témoigner pour toi?
- Oui, sire. Même si je suis sans famille, j'ai toujours été élevé dans les sentiments les plus loyaux envers le roi et mes frères de misère. En cela je dois beaucoup à Madame Louise du Collège des Bons-Enfants. Dieu fasse qu'elle soit encore en vie!

Le roi appela ses gens:

- Nous rentrons au palais. Qu'on prépare mon carosse! Je prends le prisonnier avec moi, sous ma garde personnelle. Qu'on aille quérir immédiatement Madame Louise au Prieuré Saint-Lazard et qu'on l'amène au palais, avec tous les égards qui lui ~~à~~ sont dus!

Louise fut bien étonnée de se voir convoquée au palais. S'agissait-il de quelques malheureux enfants abandonnés? Où les mettre? La maison était déjà pleine. Elle fut bientôt fixée. Les présentations d'usage étant faites, le roi lui dit:

- Madame, je vous ai fait venir parce que vous êtes sans doute la seule à pouvoir me tirer d'un cruel embarras. Regardez bien: reconnaissez-vous cet homme?

Le jeune homme se tint devant elle, immobile, anxieux, dans l'espoir d'un mot qui pouvait le sauver. Elle le regarda bien attentivement et fut prise d'une instinctive et profonde pitié, car elle sentait que son secours serait inutile.

- Sire, des malheureux de ce genre, épuisés, affamés, blessés, nous en recevons des centaines à Saint-Lazard: nous les soignons sans leur demander d'où ils viennent ni qui ils sont. La charité prime tout. Et puis les pauvres gens se ressemblent tellement qu'on finit par ne plus voir ni faire de différence.
- Regardez mieux et remontez plus loin dans vos souvenirs.
- Dans ce cas, si c'est un enfant que j'ai recueilli et élevé, la chose sera mal aisée car, depuis vingt ans, c'est par milliers qu'ils ont passé chez nous. De plus, sitôt qu'ils sont en âge de travailler, nous les plaçons dans des familles hospitalières: ils y nous quittent enfants, et ça change vite à cet âge-là. Mais enfin à le regarder mieux, je crois me souvenir de ce regard, de ces yeux profonds, de ce nez un peu fort. Oui, c'est cela, c'est bien lui... C'est Noël, mon petit Noël, le souvenir du plus beau Noël de ma vie!

Un sourire épanoui et reconnaissant se dessina sur le visage du jeune homme, tandis que le roi se détournait dans un geste firtif et manifestement émotionné. La dame continua:

- Dites-moi, jeune homme, si vous êtes Noël, qu'est-ce que je faisais le soir avant que vous ne fermiez les yeux?
- Vous me pinciez la joue deux fois: ça, je ne l'ai jamais oublié.
- Encore une question: en grandissant vous avez montré un don inné pour manier la hâche et votre occupation préférée était de fendre le bois pour la cuisine. Un jour, vous vous êtes fait une entaille assez profonde à la jambe gauche. La cicatrice doit encore être visible.

L'homme défit sa guêtre en souriant et montra son mollet que sillonnait une large marque violacée. Louise, se tourna vers le roi:

- Cette fois, sire, le doute n'est plus possible. Il s'agit bien de Noël. Quoi qu'ait fait cet homme, je suis moralement sûre qu'il n'a commis aucune déloyauté à l'égard de votre majesté.
- Dans quelle circonstance l'avez-vous recueilli?
- Une avant-veille de Noël, j'ai été réveillée par les cris d'un bébé à la porte. Un de plus, me dis-je! Comme d'habitude la mère l'aura déposé là et se sera enfuie. Mais la mère était là, affalée sous l'auvent, inconsciente et serrant son enfant. Nous avons eu bien du mal à le lui prendre. Nous avons soigné la pauvre femme, mais il était trop tard. Elle a déliré ~~deux~~ deux jours: quand elle articulait quelques mots, c'était toujours le même refrain, un vieux cantique sans doute pour endormir son petit: "Noël, Noël, le roi va venir!" C'est pour cela qu'après la mort de la mère, nous avons donné à l'enfant le nom de Noël. Je me réservais de lui révéler tout cela plus tard, quand il serait en âge de comprendre. Je bénis le ciel qui m'a fait le rencontrer aujourd'hui.
- Je le bénis autant que vous, Madame, et vous saurez pourquoi.
- Il y a encore autre chose, sire. Malgré ses pauvres haillons, cette femme devait être une grande dame. Elle portait sur elle un bijou précieux que j'ai recueilli et toujours porté sur moi, non pour l'accaparer, mais comme pièce d'identification possible éventuellement. Tenez, le voici.

Le roi regarda le bijou attentivement, et son visage enfin s'éclaira. Il avait reconnu le pendentif que la reine avait offert à Marie, le jour du baptême. Après un long silence, que Louise et Noël ne comprenaient pas, il dit:

- Oui, cette femme était une grande dame, comme j'en voudrais beaucoup dans mon royaume. Noël, garde ce bijou, c'est un cadeau de ton baptême. Et maintenant, écoutez ceci: L'an de grâce 1623, le 24 décembre, sous le coup de minuit, est né, quasi en ma présence, un enfant Barjol, fils de Joseph, bûcheron, et de Marie née Clouet. Le 6 janvier suivant, en la fête des Rois, dans l'église de Chailly-en-Bière, il a été baptisé sous le nom de Noël. Il était porté sur les fonts par sa majesté la reine et moi-même. Et il est ici devant moi, vivante image de son père. Celui-ci est décédé tragiquement en forêt, l'automne 1624, et la mère est allée mourir à votre porte Madame, sans doute en cherchant à m'atteindre. Le roi est venu, mais trop tard...

Quelques jours après, Noël était incorporé dans l'armée royale comme soldat de la garde personnelle du roi. En maintes circonstances, il fit preuve de ses loyaux services et ses chefs étaient entièrement satisfaits de lui. Un jour cependant, le roi le trouva rêveur, presque triste: il s'enquit aussitôt de son état:

- Sire, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre de mon sort. C'est pour moi un grand honneur de servir votre majesté: vos bontés me comblent. Mais puisque vous me demandez le fond de mes désirs, je vous dirai franchement que je manie mieux la hache que l'épée. Rendez-moi la forêt où je suis né, rendez-moi la cabane de mes parents. Et je taillerai avec joie les arbres de votre domaine. Et vous viendrez fêter Noël avec la reine dans la maison du bûcheron comme autrefois, et je vous présenterai celle que j'espère...

Ce qui fut fait. Noël retrouva la mesure abandonnée, la restaura plus belle qu'avant et y fit entrer Catherine, la compagne de ses rêves. Au soir du 24 décembre, le jeune ménage prépara un menu de fête campagnarde, en fredonnant le refrain maternel "Le roi va venir". Ils l'attendirent longtemps: le roi ne vint pas. Malade, il devait mourir quelques mois après.

FERNAND CITHERLET (1972).

LA PETITE MARCHANDE DE VIOLETTES

Annelise était très affairée ce soir-là. Elle allait et venait dans l'appartement, rangeant, dérangeant mille choses, puis les remettant en place avec une hâte fébrile. Les précieux bibelots valsaient au gré de sa fantaisie, pour se faire rapidement épousseter, au grand risque de finir en morceaux. Elle les avait déjà manipulés dix fois, vingt fois et elle recommençait toujours, sans trop savoir pourquoi, uniquement sans doute pour occuper le temps, un temps qui avait été prévu pour autre chose.

Annelise avait son anniversaire et elle attendait son fiancé. C'est long quand on attend, quand on a tout préparé, quand l'aiguille de l'horloge tourne et que rien ne paraît à l'horizon. Lucien était en retard: elle n'osait pas dire "comme d'habitude", mais elle avait peur que ça ne devienne une habitude.

Que faisait-il donc à tarder si longtemps? Et où, avec qui? Sans doute, au sortir du bureau il avait rencontré ses copains et s'était laissé entraîner au restaurant. Comme si l'apéritif ne l'attendait pas, là, sur le petit guéridon... Un instant elle eut l'idée de rentrer le whisky, les morceaux de glace et le carafon et de réserver à son ami un accueil plutôt sec.

Annelise devenait de plus en plus nerveuse. Elle s'était tant réjouie de cette soirée d'anniversaire et voilà que tout risquait de se gâter. Pour se changer les idées, elle essaya de prendre un livre. Elle lut deux ou trois lignes, s'aperçut qu'elle n'avait rien compris, reprit sa lecture, sans plus de succès, tourna quelques pages, cherchant un paragraphe plus intéressant et finalement envoya promener le livre sur les rayons de la bibliothèque.

Elle eut un petit sursaut: il lui avait semblé entendre un bruit du côté de l'entrée. Réaction bien naturelle: elle se dit que dans son énervement elle avait pu déranger sa coiffure. En hâte elle prit le miroir pour rectifier sa toilette et... ce qui devait arriver arriva. Le miroir lui glissa des mains, fit quelques voltiges de droite à gauche et alla finir en étoile sur le parquet. Cette fois Annelise tapa du pied et sortit rageusement le mot des grandes catastrophes.

A ce moment la sonnette de la porte d'entrée retentit. Annelise était juste bien en forme pour accueillir son tardif visiteur.

Sur le palier se tenait timidement une fillette, un bouquet de violettes à la main. A la façon dont la porte s'était ouverte, il n'était pas difficile de deviner une personne orageuse: aussi la fillette restait clouée sur place, bouche bée, tendant son bouquet. Annelise était sur le point de refermer la porte en lançant la phrase de circonstance: "Merci, je n'ai besoin de rien." La fillette fit un effort et balbutia quelques mots:

- C'est Monsieur Lucien qui m'envoie: il a dit comme ça, que je devais vous offrir ce bouquet et vous dire que vous deviez l'attendre.

Annelise prit le bouquet, visiblement sans plaisir, murmura un imperceptible merci et referma la porte. Quand elle fut seule, elle donna libre cours à son irascible chagrin: ainsi, c'est tout ce que Lucien avait trouvé pour cette soirée, un retard inexpliqué, une attente prolongée, et ce misérable bouquet de violettes, défraîchi, décoloré, sans parfum. S'il avait voulu se moquer d'elle, il n'aurait pas pu mieux agir. C'était la première fois, bien sûr, mais aussi la dernière. Cela ne pouvait pas se passer ainsi.

Annelise s'assit sur le divan et se mit en demeure d'échafauder, dans son esprit surexcité, des plans de vengeance ou de simple justice. A ses pieds le bouquet de violettes était allé rejoindre les débris du miroir. Cela faisait sinistre figure, ces morceaux qui lançaient des éclairs aux quatre coins de la pièce et ces pauvres fleurs froissées qui n'auraient plus jamais l'éclat de l'aurore. A cette vue la jeune fille eut honte de son geste d'emportement et des larmes mouillèrent soudain ses yeux noirs. Était-ce le repentir, la lassitude ou l'impuissance? Elle-même n'aurait pas su le dire.

Quand elle fut un peu calmée, elle se dit qu'il fallait faire quelque chose et ne pas rester là à pleurnicher. Mais quoi? Remettre de l'ordre dans la chambre et attendre patiemment une explication embarrassée? C'était quand même trop fillette. Boucler sa porte et bouder seule toute la soirée? C'était trop bête. Sortir et laisser un billet à la porte et priant Lucien de l'attendre, et ne rentrer que très tard? Pas mal trouvé: à chacun son tour. Mais, s'il ne venait pas, à quoi bon cette petite vengeance? Et s'il téléphonerait entre-temps pour un rendez-vous de surprise? Non, décidément il valait mieux être raisonnable, attendre les événements et préparer à Lucien la leçon de politesse qu'il méritait. En attendant, un peu d'ordre pour qu'il ne voie pas la scène ridicule...

Elle n'eut pas le temps de toucher un balai. On sonnait à la porte: c'était lui, tenant à la main un bouquet de roses rouges d'une fraîcheur splendide. Il était là sur le seuil, attendant qu'on l'invitât à entrer, ni honteux, ni confus visiblement heureux. Tous les mots qu'Annelise dans sa colère avait préparés pour l'accueillir lui restèrent au fond de la gorge: elle ne put même pas dire bonsoir. Les pleurs lui coulèrent des yeux et elle dut cacher son visage pour avoir une contenance. La porte entr'ouverte laissait voir à Lucien un spectacle qui en disait long: le miroir brisé, les violettes jonchant le sol...

Il entra, mit les roses dans les mains d'Annelise et, en homme de décision, lui dit avec une tendre fermeté:

- Annelise, ne dis rien. Je crois comprendre. Sèche tes yeux et va me chercher ton plus beau vase de cristal.

Quand la jeune fille revint, ayant disposé les roses dans le vase étincelant, Lucien était en train de rassembler les violettes éparses: il les regardait avec tendresse, l'une après l'autre, et disait:

- Ce bouquet-ci, c'était pour faire plaisir à une fillette malheureuse. Je l'ai rencontrée au sortir du bureau: elle offrait ses violettes aux passants, mais personne ne voulait les lui acheter. C'est vrai que le bouquet était piteux. Et la pauvrete s'obstina à les présenter d'un air qui me faisait mal. Probablement elle n'osait pas rentrer à la maison avant d'avoir vidé sa corbeille de fleurs: c'était les dernières et personne ne les voulait. Je les lui achetai. Alors, si tu avais vu son sourire! Je crois que je n'ai jamais fait un plus grand plaisir à quelqu'un. Je lui ai demandé de les porter à ton adresse, pour que toi aussi, en ce jour, tu voies le sourire d'une enfant heureuse. Mais j'ai peur que tu ne m'aies pas compris...

Annelise restait silencieuse, se mordant les lèvres, visiblement embarrassée. Puis elle prit les violettes des mains de Lucien, les disposa dans une soucoupe et dit simplement:

- Pardon, Lucien. Je pensais trop égoïstement à mon seul bonheur. Mais ceci me servira de leçon. Il ne faut pas vouloir faire son bonheur, en froissant celui d'un autre.